



Ce sentiment de l'été

De Mikhaël Hers

Avec Anders Danielsen Lie, Judith Chemla, Marie Rivière
France/Allemagne – 17 février 2016 – 1h46

Jeudi 14 avril 2016 21h00

Dimanche 17 avril 2016 11h00

Lundi 18 avril 2016 19h00

Mikhaël Hers est né le 6 février 1975 à Paris. Il étudie en département production à La fémis, dont il sort diplômé en 2004. Il réalise ensuite trois courts métrages remarquables : Charell (présenté à la Semaine de la Critique, festival de Cannes 2006), Primrose Hill (également présenté à la Semaine de la critique, festival de Cannes 2007, et primé à Clermont Ferrand) et Montparnasse (présenté à la Quinzaine des réalisateurs, festival de Cannes 2009, et lauréat du Prix Jean Vigo). Après Memory Lane (présenté au festival de Locarno 2010), Ce Sentiment de l'Été est son deuxième long métrage.

Trois villes différentes lors de trois étés successifs... Comment est venu le désir de structure de Ce sentiment de l'été ?

Comme dans mes films précédents, je suis parti des lieux pour écrire. Berlin, Paris et New-York sont trois villes qui me sont chères, avec lesquelles j'entretiens un rapport affectif très fort. J'avais envie de les filmer. Repasser par un endroit, y repenser, suscite souvent l'impulsion première... Et filmer est toujours l'occasion de réinvestir un lieu que j'ai aimé, comme pour y prolonger une époque et ne pas la quitter définitivement. Je pense que l'on peut aussi faire du cinéma ou écrire pour lutter contre le passage du temps, créer un semblant d'éternité, avec tout ce que cela peut avoir d'illusoire. C'est en partie également grâce au tournage, où l'on filme des gens qui sont là, bien vivants, où l'on rattrape quelque chose de la fugacité des choses et des sentiments qui se sont évaporés.

Cette quête de ce qui a disparu était déjà très présente dans Memory Lane, votre premier long métrage, mais là, vous l'affirmez davantage en faisant du deuil le « sujet » du film...

J'ai beaucoup de mal avec l'idée qu'un film puisse se résumer à un sujet. J'avais envie que le sujet du film soit la vie, dans tout ce qu'elle embrasse. Chercher à dessiner ce réel mouvant et énigmatique qui échappe sans cesse, où l'incongru, le drolatique ou bien le pire peuvent surgir à tout instant. Ces fragments de réalité, ces bribes de vies qui nous parviennent sans que l'on puisse en saisir le sens et dont il ne restera que quelques souvenirs, quelques traces. Pas le deuil donc, mais la vie, tout le temps faite de choses ambivalentes et complexes et lumineuses aussi, même parfois dans les instants les plus sombres.

D'où le choix de la saison estivale ?

Paradoxalement, je pense que l'été est la saison où l'on ressent l'absence de manière plus prégnante : un bleu profond et une lumière éclatante font apparaître davantage le vide.

Et le choix d'étaler le film sur trois années ?

Ces grandes ellipses étaient constitutives du projet, je ne me voyais pas aborder cette histoire du deuil autrement que sur une très longue période. Je voulais filmer le travail du temps à l'œuvre : voir comment il agit sur les personnages, parfois par strates successives presque imperceptibles, avec des moments de reculs, d'hésitations... d'autres fois par à coups, par basculements... C'est probablement une question de sensibilité, mais j'ai l'intuition que l'on ne peut accéder à une forme de vérité de l'absence qu'avec le recul du temps, que l'on approche le cœur des choses ou l'essence d'un sentiment en passant par sa périphérie. Et puis j'aime qu'il y ait des interstices, des intervalles dans lesquels le spectateur puisse se projeter, se nourrir, repenser à quelque chose qui vient de se passer. Ou plus simplement se laisser bercer.

On retrouve des acteurs de vos précédents films, mêlés à des « nouveaux venus »... Comment s'est constitué ce casting ?

J'adore l'idée de retrouver des gens avec lesquels j'ai déjà travaillé et les voir évoluer, vieillir à l'écran. Ça fait dix ans que je fais des films et que j'ai commencé à filmer Stéphanie Déhel, Thibault Vinçon par exemple... Dix ans, ce n'est pas grand chose, ils sont toujours aussi beaux mais déjà ils changent et je trouve émouvant que le cinéma puisse montrer ça. Et j'espère que j'aurai la chance de le montrer longtemps. L'idée de famille est évidemment aussi très importante, avec une confiance qui s'installe, de la complicité. En même temps, je ne conçois pas de faire un film uniquement avec des gens que je connais. C'est aussi une naissance, un recommencement, une nécessité de se mettre en danger, des possibilités de rencontres avec de nouveaux acteurs d'autant plus nécessaires ici que j'avais besoin de comédiens étrangers.

Comment avez-vous choisi Anders Danielsen Lie ?

Je l'avais repéré dans les deux films de Joachim Trier, Nouvelle donne et Oslo, 31 août. Anders peut paraître un peu sombre, avec ce visage anguleux, mystérieux, mais l'esquisse d'un sourire suffit à l'éclairer. On aime le regarder penser, ce qui était une qualité importante pour ce rôle relativement silencieux.

Et le titre du film ?

Il est inspiré d'une chanson de Jonathan Richman, That summer feeling, un titre très anglais, qui ne trouve pas réellement d'équivalent en français mais dont un ami écrivain en avait trouvé une formulation heureuse pour intituler un temps l'un de ses romans : Ce sentiment de l'été. Ce « l' » était pour moi d'une beauté incroyable, avec une forme de maladresse qui fait toute la différence. Ce roman a changé de titre, mais je le lui ai emprunté, et le trouve d'autant plus merveilleux qu'il ne vient pas de moi !

Propos recueillis par Claire Vassé Extrait du dossier de presse

Ce sentiment de l'été, une ballade entêtante et solaire

Cela commence comme Les Chansons d'amour de Christophe Honoré : la compagne de Lawrence (Anders Danielsen Lie, vu dans Oslo, 31 août), Sasha, toute jeune, meurt d'un coup, un jour d'été à Berlin. Elle traversait un parc. Et trois étés vont passer, Lawrence va voyager en Amérique (New York), en France (Paris), rencontrer des jeunes femmes, tenter d'oublier Sasha. Et puis toujours recroiser sa belle-sœur, la jolie et souriante Zoé (Judith Chemla)... Avant sans doute de tomber amoureux de la solaire Ida (Dounia Sichov).

Ce sentiment de l'été, à l'image du premier long métrage de Mikhaël Hers, **Memory Lane** (titre emprunté à un livre de Patrick Modiano, et ce n'est pas un hasard), est un film d'atmosphère. Où des groupes de personnages traversent des pelouses d'un pas nonchalant, sans se regarder, rêveurs. Une atmosphère faite de mélancolie, de suspension du temps, d'une douloureuse douceur. Le cinéma de Hers est un cinéma gracieux, élégant, cultivé. Ses personnages sont des jeunes gens d'aujourd'hui, de ceux qui prônent le mélange, l'ouverture et l'intelligence, la civilisation et assument leur sensibilité, sont polyglottes et visitent le monde. Ils incarnent cette partie de l'Occident que les radicaux de toutes obédiences aimeraient voir disparaître...

C'est un cinéma un peu risqué (même si cet adjectif peut sembler indécent pour désigner toute aventure artistique), parce qu'il évolue en un équilibre précaire au-dessus du vide, de l'insignifiance, de l'inconsistant, sur le fil de la douceur sans jamais tomber. L'absolue gentillesse et beauté de tous les personnages n'agace jamais, parce qu'elle n'est jamais surjouée, parce qu'elle est vraie. Sans doute parce que Hers dispose de deux bonnes jambes : les allusions inspirées aux cinémas de Rohmer (ne serait-ce que dans les lieux, comme le lac d'Annecy, ou les acteurs, comme les admirables Marie Rivière et Féodor Atkine) et de Rivette (avec notamment une apparition étonnante de Jean-Pierre Kalfon) lui permettent de marcher droit sur son fil. Oui, c'est un cinéma très doux, mais doux comme les vagues de l'été qui finissent pourtant par éroder le roc. Sans violence, Mikhaël Hers nous révèle cependant à nous-même notre infinie tristesse, un flot d'émotions venues on ne sait trop d'où, si ce n'est, peut-être, du passé. Il faut pour l'éprouver se laisser entraîner par le film, sans se montrer récalcitrant devant tant de douceur. C'est à cette condition que se savoure la grâce impressionnante de **Ce sentiment de l'été** si magique. **JB Morain Les**

Inrockuptibles 12/02/2016

Prochaines séances :

This Is Not A Love Story de A.
Gomez-Rejon 21/04 18h30, 24/04
19h et 25/04 14h
Hector de Jake Gavin 21/04 21h,
24/04 11h et 25/04 19h

Court-métrage : Manu I Kapusta de Oleksandr Pozdnyakov Fiction 10'

Cela ressemble à un rêve mais pour Manu c'est la réalité' Il s'agit d'une histoire symbolique qui raconte la peur d'un rêve de la vie : rencontrer l'amour et le voir disparaître trop vite. Une des une des révélations du Short Film Corner 2012, le film questionne le lien amoureux, son apparition et son obsolescence. Simple et touchant.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)